

Malcolm Lowry, les dessous du *Volcan*

Fin 1945 : l'éditeur de Lowry lui demande d'élaguer le manuscrit d'*Au-dessous du volcan*. L'écrivain s'y oppose fermement dans une longue lettre que republient les éditions Allia. Extraits en avant-première.

« **T**hank you very much indeed ». L'on pourrait gloser longtemps à propos de ce « merci infiniment » sur lequel Malcolm Lowry ouvre sa fameuse réponse à son éditeur anglais, Jonathan Cape. Nous sommes au tout début de l'année 1946, et l'auteur vient de recevoir, à Cuernavaca même, au Mexique, où il est de retour avec sa seconde femme, la lettre, à ce jour inédite, que nous reproduisons ci-contre. Malgré son ton diplomatique, elle témoigne d'un rapport de lecture peu encourageant du manuscrit d'*Au-dessous du volcan*. Pis, l'éditeur voudrait que le texte soit amputé d'un tiers de sa longueur. Lowry, inflexible, va répondre en détail à toutes les critiques dans une longue missive qui vaut tous les cours de littérature.

« Un ami m'a signalé la publication de cette lettre en un petit volume séparé, en Italie. Je savais qu'elle était parue en France en accompagnement d'*Au-dessous du volcan*, notamment en « Cahiers rouges », mais j'ai eu envie de donner à lire cette réponse telle qu'en elle-même. Belle et de mauvaise foi. Comme une provocation à mon métier d'éditeur. Ou peut-être pour libérer un certain nombre de tensions qui existent parfois entre auteurs et éditeurs », explique Gérard Berréby, patron des éditions Allia, qui a décidé de publier ce texte exceptionnel. Au moment où il le rédige, l'écrivain travaille en effet à son grand roman depuis dix ans, et c'est la

Lettre de Jonathan Cape à Malcolm Lowry datée du 29 novembre 1945.

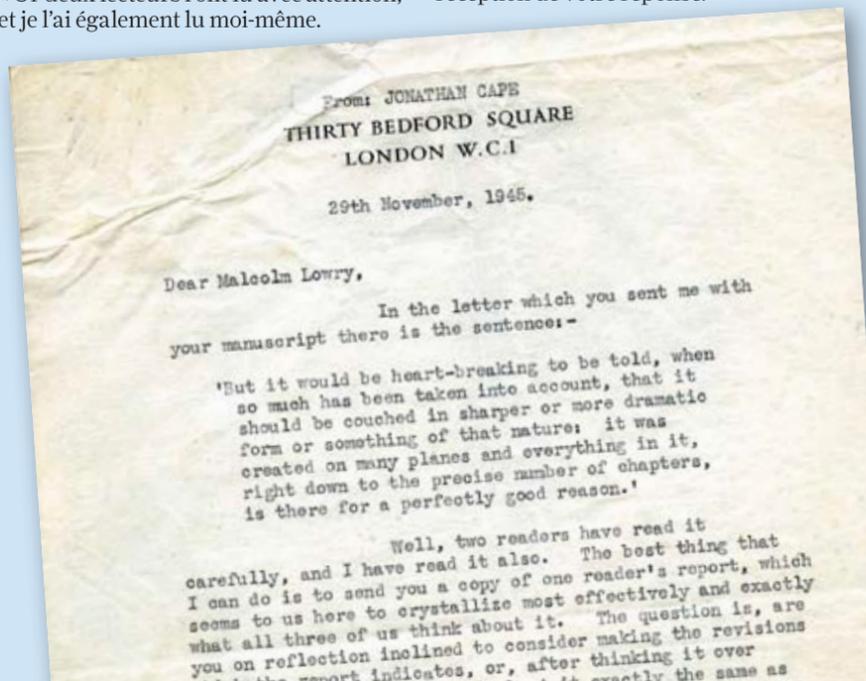
« Cher Malcolm Lowry,

« Dans la lettre que vous m'avez adressée avec votre manuscrit se trouve la phrase suivante :

« Mais il serait particulièrement "douloureux de s'entendre dire, après "avoir pris tant d'éléments en compte, "qu'il faudrait le reformuler [le roman] "sous une forme plus incisive, plus "dramatique ou autre idée de ce registre : "il a été conçu sur de nombreux niveaux "et tout ce qu'il contient, jusqu'au "nombre exact de chapitres, s'y trouve "pour une excellente raison." »

« Or deux lecteurs l'ont lu avec attention, et je l'ai également lu moi-même.

Je crois qu'il vaut mieux que je vous soumette la copie du rapport de l'un des lecteurs, qui nous paraît très efficacement et exactement refléter ce que nous en pensons tous les trois. La question est de savoir si, à la réflexion, vous êtes disposé à procéder aux modifications indiquées dans ce rapport ou si, après y avoir mûrement réfléchi, votre sentiment reste exactement le même qu'au moment où vous m'avez écrit, en août dernier ? Vous disposez certainement d'un double du manuscrit ? Je conserve mon propre exemplaire jusqu'à réception de votre réponse.



Malcolm Lowry en 1953 au Canada.



To Jonathan Cape
Dear Mr. Cape:

24 Calle de Humboldt,
Cuernavaca, Morelos
Mexico,
(2 Jan 1946)

Thank you very much indeed for yours of the 29th November, which did not reach me, however, until New Years Eve, and moreover reached me here, in Cuernavaca, where completely by chance, I happen to be living in the very tower which was the original of the house of M. Laruelle, which I had only seen previously from the outside, and that ten years ago, but which is the very place where as it happens the Consul in the Volcano also had a little complication with some delayed correspondence.

Passing over my feelings, which you can readily imagine, of involved triumph, I will, lest these should crystallize into a complete anarchy, get down immediately to the business in hand.

My first feeling is that the reader, a copy of whose report you sent me, could not have been (to judge from your first letter to me) as sympathetic as the reader to whom you first gave it.

On the other hand, while I distinctly agree with much this second reader very intelligently says, and while in his place I might have said much the same by way of criticism, he puts me somewhat at a loss to reply definitely to your questions re revisions, for reasons which I shall try to set forth, and which I am sure both you and he would agree are valid, at least for the author.

It is true that the novel gets off to a slow start, and while he is right to regard this as a fault (and while in general this may be certainly a fault in any novel) I think it possible for various human reasons that its gravity might have weighed upon him more heavily than it would weigh upon the reader per se, certain provisions for him having first been made. If the book anyhow were already in print and its pages not wearing the dumb pleading desperate and desperate look of the unpublished manuscript, I feel a reader's interest would tend to be very much more engaged at the outset just as, were the book already, say, an established classic a reader's feelings would be most different: albeit he might say God this is tough going, he would plod gamely on through the dark morass - indeed he might feel ashamed not to - because of the reports which had already reached his ears of the rewarding vistas further on.

Using the word reader in the more general sense, I suggest that whether or not the Volcano as it is seems tedious at the beginning, depends somewhat upon that reader's state of mind and how prepared he is to grapple with the form of the book and the author's true intention. Since while he may be prepared and equipped to do both he cannot know the nature of either of these things at the start I suggest that a little subtle but solid elucidation in a preface or a blurb might negate very largely or modify the reaction you fear: (that it was your first reaction, and might well have been mine in your place I am asking you for the moment to be generous enough to consider beside the point) if he were conditioned, I say, ever so slightly towards the acceptance of that slow beginning as inevitable, supposing I convince you it is - slow, but perhaps not necessarily so tedious after all - the results might be surprising. If you say, well, a good wine needs no bush, all I can reply is: well, I am not talking of good wine but mescal, which

« J'ai pris contact avec M. Farquharson, puisque vous m'avez précisé qu'il vous a déjà représenté. Il devait venir me voir cette semaine mais en a été empêché pour des raisons de santé. Quand je le verrai, je me contenterai de mentionner vous avoir écrit pour vous demander si vous pourriez envisager quelques corrections dans le manuscrit. La prochaine fois que vous m'écrirez, n'hésitez pas à me faire clairement savoir si vous souhaitez qu'il vous représente ou si je dois régler directement avec vous les termes de la publication.

« Afin d'éviter toute ambiguïté, je tiens à vous dire que, si vous décidez d'entériner les propositions contenues dans ce rapport, je suis d'ores et déjà tout prêt à déclarer que je le publierai et qu'il paraîtra, j'espère, dans le courant de l'année à venir. Si vous campez rigoureusement sur votre position du mois d'août dernier selon laquelle le livre doit demeurer exactement tel qu'il est, je réfléchirai encore à la question, ce qui ne signifie pas nécessairement que je dirais non. Notre impression est que le livre possède son importance et sa portée, mais il serait dommage qu'il paraisse tel quel car nous demeurons persuadés que les modifications aideraient amplement à une réception favorable. D'autre part, nous pensons qu'il serait considérablement amélioré en termes esthétiques si les propositions du rapport étaient mises en œuvre. [...]

« Très sincèrement,
« Jonathan Cape »

Extraits de la réponse de Malcolm Lowry datée du 2 janvier 1946.

« Cher M. Cape,

« Merci infiniment pour votre courrier en date du 29 novembre, lequel ne m'est toutefois parvenu qu'à la veille du jour de l'an et pour comble ici même, à Cuernavaca, où, par un pur hasard, il se trouve que j'occupe désormais la tour qui m'a servi de modèle pour la maison de M. Laruelle, tour que je n'avais pu auparavant observer que de l'extérieur il y a de cela dix ans et qui est en outre l'endroit précis où le Consul du *Volcan* rencontre lui aussi certaines difficultés avec un retard de courrier. [...]

« Il est vrai que le roman est lent à démarrer et le lecteur n'a pas tort d'y voir une faiblesse [...], je dirais que, tel qu'il se présente, le premier chapitre est indispensable puisqu'il met en place, même si le lecteur ne s'en doute pas, l'atmosphère et la tonalité du livre, ainsi que la tristesse et le rythme lent, tragique et mélancolique propres au Mexique; et surtout, il dresse le terrain. [...]

« En définitive, j'ose prétendre que le livre est infiniment plus dense, profond, réussi, infiniment mieux conçu et développé que ne le croit votre lecteur.

Si celui-ci n'est pas en faute à proprement parler lorsqu'il passe à côté des clés les plus importantes du texte ou qu'il les rejette pour n'y voir que des éléments prétentieux, gratuits ou sans intérêt dès qu'elles affleurent à la surface, c'est à mettre au moins partiellement au bénéfice de ce qui constituerait dans mon livre plutôt une qualité qu'une faiblesse, à savoir que le tout premier niveau, en dépit de ses *longueurs* [en français dans le texte], a été soigneusement et méticuleusement conçu pour ôter au lecteur toute envie de s'interrompre et de s'égarer sous la surface. Si c'est bien ce qui se passe, de combien de livres peut-on en dire autant ? Et de combien de "livres dont on en dirait autant" dirait-on aussi qu'ils ne nous ont pas ennuyés à un moment ou à un autre lors d'une première lecture parce qu'on avait envie que « ça démarre » ? Sans vouloir me livrer à des comparaisons puériques, mais pour citer les grands classiques, que dire de *L'Idiot* ? Des *Possédés* ? Que dire du début de *Moby Dick* ? Sans parler des *Hauts de Hurlevent* ? [...]

« Voilà déjà que ma fantasmagorie mescalisée serait impressionnante, quoique trop longue, nébuleuse et

■■■ apprêtée – sans parler de mes gargarismes à litres de termes excentriques et de mes trucs à la courant-de-conscience – et on m’invite tout de même à me recentrer *davantage* dessus ; mais, après tout, il ne s’agit jamais que de délire intérieur (très bien rendu)... Dans ce cas, j’aimerais bien savoir comment me recentrer plus encore sur un délire intérieur sans faire plus long, nébuleux et apprêté, et dans la mesure où c’est là le principe de tout délire intérieur, sans le nourrir d’une foule d’autres trucs à la courant-de-conscience ? En outre, il ne faudrait pas oublier ma couleur locale, “étalée “à grosses pelletées” (mais remarquable de bout en bout), et sur laquelle je suis convié à me recentrer encore sans toutefois recourir à l’usage d’un quelconque outil à long manche et large embout ramasseur servant à récolter la terre, la houille, le grain, etc. Je ne vois pas non plus très bien comment me recentrer plus que je ne l’ai déjà fait sur l’incapacité de l’ivrogne à saisir la chance que lui offre le retour d’Yvonne sans courir le risque de me voir accusé d’étaler ma fantasmagorie mescalisée au chasse-neige, au moins ! [...] « Fin 1941, alors qu’il représentait déjà mille pages de gargarismes de termes excentriques, j’ai laissé *En lest* de côté pour saisir à bras-le-corps ma fantasmagorie mescalisée de *Volcan* et en faire vraiment quelque chose : à ce moment-là, il avait pris une valeur spirituelle à mes yeux. J’annonçai alors

à ma femme que si, durant cette période d’ivrognerie mondiale, quelqu’un d’autre que moi avait soif d’une idée aussi sobre, je me trancherais la gorge. Durant deux nouvelles années, je travaillai à raison de huit heures par jour. Pour ma plus grande satisfaction, je venais d’achever en ascète tous les passages consacrés à l’alcool et il ne me restait plus que trois chapitres à revoir quand un jour, aux environs du nouvel an 1944, je tombai sur une critique américaine du *Lost Weekend*⁽¹⁾. [...] Je dois dire qu’à l’époque cette histoire de *Lost Weekend* venait vraiment couronner le tout et m’avait bien démoralisé. Je ne parviens toujours pas à y voir autre chose qu’une espèce de punition. Il se trouve que, par le passé, le manque d’intégrité était mon pire défaut : il est particulièrement violent de s’y voir confronté dans son propre travail. Jeunesse et puis picole et puis transferts hystériques et puis vanité et puis illusions sur soi-même et puis pas de travail et puis encore picole... Et voilà qu’au moment précis où notre ex-pseudo auteur descend de sa croix depuis le petit Oberammergau⁽²⁾ où, durant toutes ces années, il hibernait afin de produire en rédemption de ses péchés quelque chose de vraiment original et fabuleux, il s’avère qu’un inconnu de Brooklyn⁽³⁾ vient de faire exactement la même chose en mieux ! Oui ou non ? Et combien de fois l’auteur en question s’était-il entendu dire qu’entre tous ce thème-là n’est pas vendeur, qu’il n’y a pas plus assommant

que l’alcoolisme ! À coup sûr, papa Henry James aurait vu là un bon tour d’écrou. Mais je ne crois pas déraisonnable d’imaginer qu’en l’espèce il aurait ajouté que le *Volcan* rend quelques tours d’écrou au *Lost Weekend*, si j’ose dire. [...]

« Non, il faut que le livre soit essentiellement perçu sous forme rotative, comme une roue, je le répète car, en parvenant à la fin, si on a lu avec attention, on devrait avoir envie de retourner au début pour s’arrêter éventuellement sur l’épigraphie de Sophocle, qui n’est jamais là que pour nous reconforter : “Il est bien des “merveilles en ce monde, mais il n’en “est pas de plus grande que l’homme.” Car le livre aura été monté, remonté et soudé en sorte de permettre un nombre infini de lectures qui n’épuiseraient jamais ses significations, sa portée romanesque ou sa poésie. C’est en ce sens que je lui voue mes espoirs et en dépit de tous ses défauts, en dépit de toutes les redondances de cette lettre, c’est aussi dans cet espoir que j’ai voulu vous l’offrir.

« Très sincèrement,

« Malcolm Lowry »

(1) Paru en 1944 aux États-Unis, adapté au cinéma par Billy Wilder en 1945, *The Lost Weekend* de Charles Jackson a été publié en France en 1946 sous le titre *Le Poison*.

(2) Village de Bavière où les habitants organisent tous les dix ans, à la Pentecôte, une interprétation de la Passion du Christ.

(3) Charles Jackson.

■■■ quatrième version d’*Au-dessous du volcan* – l’une a été sauvée d’un incendie par sa femme, une autre a été égarée puis miraculeusement retrouvée. « À cette époque, Lowry n’a publié qu’un roman. Il avait 24 ans quand *Ultramarine* paraissait chez Cape, connu pour être un découvreur de talents. Si l’éditeur refusait ce texte, ce serait pour l’écrivain un terrible camouflet, raconte Claire Debru, auteur de la nouvelle traduction de sa lettre chez Allia. Cape lui avait envoyé un premier signe plutôt encourageant, quand, soudain, Lowry reçoit ce courrier qui contient un nouveau rapport de lecture demandant l’amputation du livre ! »

Toute l’ambiguïté de la missive de l’éditeur (qui, officiellement, entend la lever) tient à ce qu’elle mêle suggestion intrusive et intérêt respectueux. Lowry mise sans doute sur la confiance profonde que lui accorde Cape en lui adressant un véritable plaidoyer pour son édifice en douze chapitres, qui peut être abordé, lui écrit-il, comme une symphonie, ou encore un opéra – voire un *soap opera* de cow-boys. « C’est une musique syncopée, un poème, une chanson, une tragédie, une comédie, une farce, etc. Il est superficiel, profond, divertissant et ennuyeux selon les goûts. C’est une prophétie, une mise en garde politique, un cryptogramme, un film grotesque et un graffiti sur un mur. On peut même l’envisager comme une espèce de machine : ça marche aussi, vous

« C’est une prophétie, une mise en garde politique, un cryptogramme, un film grotesque et un graffiti sur un mur... »

LOWRY, À PROPOS DE SON ROMAN

peuvez me croire, j’en ai fait les frais », se justifie Lowry, insistant sur la dimension poétique de son texte et sur sa rupture avec les conventions liées à la place des personnages (place jugée insuffisante par le lecteur de Cape). Se dessine aussi, ici, un portrait en creux de l’auteur, pour ses confidences sur son alcoolisme et son sens délicieux de l’autodérision. Sans oublier le mépris sans bornes qu’il affiche pour ce lecteur sourcilieux qui a osé porter un jugement peu laudateur.

Cette lettre est taillée à vif dans l’histoire de la littérature : elle lui appartient totalement, d’autant plus que celle-ci donnera, « infiniment », raison à Lowry. Quelques mois plus tard, le 6 avril 1946, dans cette même maison où le Consul attendait fébrilement un message d’Yvonne, Lowry recevra deux télégrammes. Deux « oui » : celui de l’éditeur américain Reynal & Hitchcock, auquel il s’était adressé, et celui de Cape, qui s’incline. *Au-dessous du volcan*, qui deviendra *Sous le volcan*, paraît des deux côtés de l’Atlantique, en 1947. Dix ans plus tard, Malcolm Lowry s’éteint. Entre-temps, il était venu en France pour collaborer à la traduction de son livre et lui adjoindre la préface à l’édition française où il retrace de nouveau l’accouchement douloureux d’un roman dont il n’a cessé de pressentir la postérité, comme en témoignent ces lignes de *Merci infiniment* : « Dans la destinée qu’aura connue la création de ce roman, quelque chose me dit qu’il pourrait bien continuer à se vendre très longtemps. » ■

VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

À LIRE

Merci infiniment, MALCOLM LOWRY, traduit de l’anglais par Claire Debru, éd. Allia, 96 p., 6,10 € (en vente le 18 février).